

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 6

Artikel: Dou Bernois à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 6 février 1868.

Messieurs les rédacteurs,

Permettez-moi de vous faire part des réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture d'un journal scientifique, dont les étranges révélations m'effraient et me prouvent une fois de plus que tout ne va pas pour le mieux sur notre pauvre terre.

En effet, de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne s'y reconnaît plus; tout y est renversé dans l'ordre habituel des choses; les saisons n'ont plus rien de régulier, les climats sont déplacés et la météorologie est déconcertée dans ses plus savantes observations. Ne vous souvient-il point que l'année dernière la neige recouvrait de son épais manteau les plaines de l'Italie, alors que le soleil nous favorisait de ses beaux jours et nous inondait de ses rayons?

Nous voyons, en outre, les peuples se jalouser sans cesse et travailler à s'entre-détruire; la diplomatie devenir une école où la ruse, la mauvaise foi, les fausses promesses tendent leurs pièges et luttent de hardiesse et d'habileté. Ailleurs, c'est le rationalisme, apanage des esprits forts, qui s'attaque à nos meilleures, à nos plus chères convictions; ailleurs encore, c'est le St-Père, qui, en dispensateur de la paix, s'arme d'un Chassepot et prêche à coup de fusil la charité et l'amour des hommes.

Mais tout ceci n'est rien auprès de ce que nous venons de lire dans le journal dont nous avons parlé, et d'après lequel on peut constater que ce qui appartenait exclusivement à la bête passe maintenant à l'homme et réciproquement.

Ce journal nous apprend, en effet, que l'homme peut être atteint de *surlangue* et que la *coqueluche* n'épargne point les chiens!...

Voilà des rôles singulièrement intervertis et de terribles enseignements.

Mais citons plutôt le *Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande*:

« J'ai vu, dit le Dr D., à Cossonay, deux cas de » surlangue chez l'homme. Le premier n'a duré que » quelques jours, une semaine, je crois. Il y avait » un peu de fièvre, beaucoup de chaleur à la bouche, et dans celle-ci plusieurs bulles qui ont » laissé des places excoriées. Ces bulles siégeaient » sur la langue et au palais. Aux mains se voyaient » des vésicules plus petites autour de l'ongle, etc., » etc. Le tout s'est guéri facilement avec quelques » gargarismes à l'alun et des manulaves au son. »

L'homme au régime du son!... cela fait dresser les cheveux sur la tête!...

M. le Dr D. continue:

« J'ai vu le second cas en février 1866. M. C., » cultivateur, soignait une vache atteinte de la forme » de la plus grave de la surlangue, de cette forme » qui dure des mois et fait tomber les sabots de » l'animal; il appliquait plusieurs fois par jour du » sulfate de cuivre en solution ou en poudre sur » les pieds de la bête malade. C'est alors qu'il fut » atteint d'une éruption bulleuse à la bouche, etc., » etc. »

Ceci nous rappelle deux mauvais vers d'une mauvaise parodie de la fable du *Corbeau et du renard*.

J'ai lu dans mon journal qu'il règne en ce moment
Une maladie de bête qui ne tue pas mal de gens.

Quelques pages plus loin, on lit dans le *Bulletin médical* des détails très curieux, mais trop longs à reproduire, sur la transmission de la coqueluche d'une petite fille à un chien.

Devant de pareils faits constatés par des hommes compétents, on reste muet, et l'on se sent pris d'une profonde humilité. Quoi! l'homme, ce roi de la création, cet être qui a le privilège de n'avoir que deux organes de locomotion, cet être superbe, orgueilleux, susceptible de devenir philosophe, savant, orateur, artiste, empereur même... cet être atteint de la surlangue!...

Oh! malgré la théorie de M. Vogt, nous ne l'aurions jamais cru.

Et, par un étrange contraste, nous voyons l'animal se relever et s'ennobler en se parant des malheurs de l'humanité, en s'appropriant la coqueluche.

C'est à ce point qu'on verra bientôt *Griffon*, *Turc* ou *Barbet* soignés d'après le Codex de la médecine humaine, prendre les antispasmodiques, les pastilles de gomme, la pâte de guimauve et s'envelopper d'un cache-nez.

Véritablement, si nous n'avions pas la conscience de notre dignité, de notre supériorité dans la création, tout cela serait par trop décourageant.

Veuillez agréer, Messieurs, etc., etc.

ADRIEN.

Dou Bernois à Paris.

Dein lo teimps iô Napoléon, lô villio, pas céque d'ora, demaoravê à la Tiolâire dé Paris, ein traî, que cräio, sa fenna attiutsa d'on petit boébo que

ne fut pas petout ao mondo, qu'on lo nomma rai dai z'Étaliens. Ti lé gouvernements de l'Urope einvoïront kaukon à Paris po vairè coumeint étai clia fenna et s'n'einfant et po derè à l'empereu que l'iront bin b'n'ése que cé sai on valottet et na pas onna demi-batz. Cliao dé Berne einvoïront dou z'allemands que dévesavont mô françet et qu'arreviront à Paris pé la poustà. Ye troviront on cormoran que tallematsivè on pou et que l'ao z'indiqua iò restavè l'empereu. Quand furont vai lé Tiolairès, ye viront dévant la cor dou grenadiers que montavont la garda et qu'aviont dai gros bounets la même tsouza qué cé à Dubu dé Cossené, et demandiront à ion dé leu pé iò on passavè po allà tsi Napoléon. Lo sordà l'ao fe : « passà voutron tsemin, » et dese à son camerado : Ce bâhi que volliont cliao dou lulus, ne su pas fotu dé comprendre on mot dé cein que diont. L'autro reponde : Compto que demandont après lé Tuileries, coumeint dit lo capitaino ! — ià, ià, desiront lé Bernois et lé sordats lé firont entrà pé onna granta deléze de fai. Ein traverseint la cor, noutré coo étions tot ébâhis et desont eintré leu : Das ist mi Gott seel ein schönes Haus, terteiflé ! (cein vao derè : t'écrasâi te pas la balla maison).

Quand l'eurent travessâ la cor, montiront on part d'égras et se troviront dein n'a granta allâie, iò reincontriront on officier et l'ai desiront : Ponjour, Moussié, c'est nous être lés dépoutés de la grande ville et république de Perne ; c'est nous être venus à Baris pour complémenter Moussié le Bonaparte pour la naissânce de son pétite l'enfant. Nous l'avons chamais tété à Paris, non sacretié ! Dites-donc, bourré-t-on voir Moussié le Bonaparte.

L'officier, qu'étai Napoléon li mêmé, l'ao dese qu'é oï et que l'étai li. Aloo cliao dou compagnons coumeinciront à trairé laô tsapé et à féré dai révéreincès qu'on arai djurâ que l'avions prai onna leçon dé politesse et demandiront à vairé lo bouébo. Napoléon lé fe eintrâ dein on pâilo tot mâobliâ ein noï et rein ein sapin, et quie étai lo poupon dein on rudo bio bri. Yon dai Bernois s'approutsé et dit : Ha ! ponjour, c'est toi l'être gentil ! — Attends, c'est nous voir*si toi l'être pon soldatte, si toi l'être crâne comme ton père ; et ein allondzeint lo dai, ye fe : pou ! pou !... Lo bouébo ne budze pas et l'allemant l'ai dit : C'est toi n'avoir pas peur, c'est toi l'être un pon soldatte, oui, sacretié ; tiens, foilà un demi batze tout neuf de Perne. L'autro fe la mêmâ manâie ein deseint du bist ein gut Tüfel (t'es on bon diabblio) ; toi l'avoir pas peur, tiens, foilà un petit vequelé.

Et après cein, desiront à Napoléon : Foilà, ponjour, Moussié, c'est nous l'être choyeux et contente, ponjour ! c'est nous aller poire un pouteille et brendre le boste pour rétourner à notre la ville de Perne.

Et l'ai retourniront.

La dernière manifestation de l'Exposition universelle a été la distribution des récompenses aux exposants des classes de l'agriculture et de l'horticulture, distribution qui n'a eu lieu que tout récem-

ment, le jury ayant dû prolonger ses opérations pour ces classes pendant toute la durée de l'exposition.

Un journal français, l'*Avenir national*, a fait remarquer à cette occasion que, de même que dans les grandes chasses, ce sont les souverains qui sont les plus adroits tireurs, ce sont eux aussi qui, à l'exposition, ont remporté les premiers prix. C'est ainsi que dans les grands prix de l'agriculture, nous trouvons en première ligne : l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et l'empereur des Français. Dans la même classe, l'empereur de Russie, le sultan, le vice-roi d'Egypte et le bey de Tunis ont obtenu des médailles d'or.

S. M. l'impératrice des Français, le sultan, le vice-roi d'Egypte, S. A. Mustapha-Pacha et le roi de Siam ont obtenu des médailles d'honneur dans la classe : Expériences de sauvetage et de navigation de plaisance. Enfin S. M. le sultan a obtenu une mention pour le *travail manuel*. A ce titre-là, le mérite appartient, non pas à celui qui a construit un gracieux bateau à vapeur, mais à celui qui a assez d'argent pour l'acheter ; non pas à celui qui conduit avec intelligence et savoir la culture d'un domaine, mais à celui dont la cave et le grenier sont assez grands et la bourse assez garnie pour en acheter les produits.

Produire n'est rien, posséder c'est tout ! Telle est la morale officielle de l'Exposition universelle de 1867.

Un ange de la terre ¹.

Enfants, connaissez vous un ange de la terre
Aussi pur, aussi beau que les anges des cieux ?
Il embaume ici-bas le sentier solitaire,
Il rend doux et sereins tous les fronts soucieux.

Autour de son beau front palpite la lumière,
Il est venu vers nous pour faire croire en Dieu ;
Il vit dans les palais comme dans la chaumière,
Et son regard d'azur resplendit en tout lieu.

Le chant doux et berceur de sa voix cristalline
Fait pleuvoir le sommeil sur le front de l'enfant,
Et des rêves remplis des bruits de la colline
Planent sur les berceaux que son aile défend.

Dieu l'a placé tout près de nos jeunes années
Pour soutenir nos pas et remplir notre cœur ;
Son doigt fait reflleurir les croyances fanées
Et ses lèvres jamais n'ont de rire moqueur.

Quand sur nos jeunes fronts s'étend la maladie,
Il reste nuit et jour la main dans nos deux mains.
Notre âme, à son appel, se relève agrandie,
Si notre voix s'est jointe aux murmures humains.

On le trouve partout où l'on verse des larmes,
Son amour est le seul qui ne s'éteigne pas ;
Il a des mots d'espoir pour toutes les alarmes,
Et sa main quelquefois arrête le trépas.

Eclos dans un souris de la Vierge mystique,
Un soir, il est tombé du séjour éternel ;
Cet ange de la terre est doux comme un cantique,
Et son nom, mes enfants, c'est l'amour maternel.

¹ Cette délicieuse poésie, que vient de publier le *Figaro suisse*, auquel nous l'empruntons, est due à la plume d'un homme de talent, né à Fribourg, et mort à Berlin, en mars dernier, dans la plus profonde misère. Il avait fait concevoir de grandes espérances, qui ne se sont malheureusement pas réalisées. C'était un vrai poète, qui avait su percer à Paris par la publication de deux volumes : « *En causant avec la lune*, et *Voyage au pays du cœur*. » Il se nommait ETIENNE EGGIS.